

Fouiller le siècle

Trésors et remords
des collections
archéologiques vaudoises.

Erwan Le Bec Textes

Écrivain, ancien militant anti-colonialiste, ancien maître de conférences à l'Université de Nantes, Yannick Le Marec s'est notamment intéressé à notre rapport aux animaux sauvages dans «Constellation du tigre» (Arléa, 2021), puis aux pillages coloniaux dans «Le grand Pillage» (Arléa, 2022). Il donnera une conférence au Palais de Rumine dans le cadre de l'exposition «Destination archéologie», 1^{er} octobre.

Votre postulat, c'est qu'un certain imaginaire européen va préparer le «pillage colonial».

Oui, et cela relève un peu du fantasme et de la construction culturelle. Delacroix avait par exemple peint de nombreuses scènes avec des tigres féroces, diffusant un monde exotique et sauvage. La première chose que font les Français quand ils arrivent en Indochine, c'est de déclarer le tigre «nuisible» et de le chasser. Alors qu'il régulaient les ongulés qui détruisaient les rizières. C'est une de ces contradictions folles de la colonisation: le système que l'on met en place détruit les écosystèmes et les équilibres.

En fait, nous avons imaginé une sorte de vaste territoire aux ressources qui nous attendaient, c'est ça?

Totalement. En Inde pour les Britanniques, en Indochine ou en Algérie pour les Français, c'est le même processus. On y installe des concepts construits chez nous, dans des espaces auxquels ils ne correspondent en fait absolument pas. Prenons l'industrie extractive, qui demande de la main-d'œuvre, provoque de l'érosion, finit par demander qu'on y amène de la nourriture...

La question de la collection, des objets ou des trophées à rapporter en Europe, quand est-ce qu'elle intervient?

C'est immédiat. Si on reprend l'exemple des tigres, c'est une des premières choses que font les Français en Extrême-Orient: en capturer un et l'envoyer à Paris. Les animaux, des objets vivants, sont des vitrines de la colonisation. Officiellement sous la forme de «cadeaux», par ailleurs. Sauf que personne ne sait s'en occuper et ils meurent rapidement. Ces tigres inspirent les artistes, on en trouve sculptés partout. On forge notre rapport à l'exotique, au vivant en général, et finalement aux humains qui vivent dans ces espaces sauvages. Il faut les dompter. En faire des personnes un peu civilisées.

En sachant qu'on parle toujours de «la» colonisation, mais dans les faits, il y en a plusieurs?

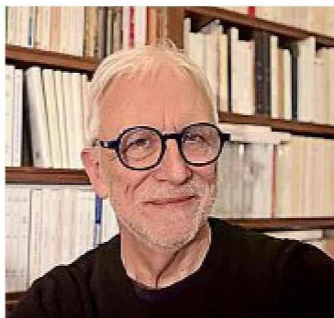
Beaucoup de nos concepts viennent de la deuxième coloni-

sation, celle du XIX^e siècle. L'histoire n'est jamais la même mais nous retrouvons cette manière de traiter «l'autre» dans la colonisation espagnole et portugaise de la fin du XV^e siècle.

Qu'est-ce qui transforme nos cabinets de curiosités en musées modernes? Quand ils deviennent finalement une vitrine du monde et du succès colonial?

C'est l'évolution d'une forme de l'offre et de la demande. Quand chaque prince, ou chaque ville, avait son propre cabinet, les objets les plus prisés suscitaient des offres, et finalement des marchés, même des marchés parallèles et une accumulation. Les expéditions coloniales vont amplifier le phénomène. En sachant que rapporter des sculptures, des peintures ou des œuvres des conquêtes existe de longue date. Napoléon l'a largement pratiqué, c'est une volonté de grandeur.

Remplir un musée reste encore à l'époque une démarche scientifique,



«L'une des folles contradictions de la colonisation est que le système que l'on met en place détruit les écosystèmes et les équilibres.»

Yannick Le Marec
Historien français

ou cela finit par tenir du prétexte?

Prenons deux écrivains marins. Pierre Loti raconte en détail la violence avec laquelle la France a colonisé l'Indochine. Il relate également l'expédition de 1872 à l'île de Pâques, quand une «mission hydrographique» de la Marine française en profite pour rapporter une statue de l'île de Pâques, parce que les Anglais en avaient déjà une. Face à leur taille colossale, les hommes prennent des heures pour couper la tête, qui trône aujourd'hui au Quai-Branly. Un autre auteur, Victor Segalen va rencontrer la grande statuaire chinoise, il raconte comment des paysans acceptent pour quelques pièces, de marteler le cou d'une statue de Bouddha. Regardez dans les musées toutes ces têtes aujourd'hui isolées sur des piédestaux. Elles ont souffert, elles ont été arrachées.

Ce que vous critiquez surtout, ce sont les méthodes?

Elles n'ont rien d'anodines. Lors de l'expédition de Dakar-Djibouti,

commandée par le Musée de l'Homme, les anthropologues et ethnologues collectent un maximum d'information: paroles, chansons, des objets qui se troquent très facilement. Mais dans d'autres cas pour des objets sacrés les scientifiques n'hésitent pas à ruser ou les voler de nuit. Au final oui: des masques, et autres, ont été tirés de leurs sanctuaires et nourrissent aujourd'hui les revendications.

L'idée est donc de déposséder les populations locales?

Non, pas déposséder dans un sens négatif. On retrouve l'idée d'accumuler des richesses aussi pour éduquer notre propre population. Il faut montrer la grandeur de l'empire mais aussi distribuer. Voyez l'influence que l'art africain a eue sur les surréalistes ou Picasso. Mais oui, on dépossède dans le sens où exposer dans un musée coupe l'objet de sa signification première.

Le crime est là? Avoir fait des musées des instruments de puissance?

Cinq rencontres du MCAH

Nous arrivons au terme des 20 épisodes de notre série estivale «Fouiller le siècle, trésors et remords des collections archéologiques vaudoises». Pour prolonger la réflexion, cinq rencontres sont au programme:

«Un regard intranquille», avec Yannick Le Marec, 1^{er} octobre 18 h 30 au Palais de Rumine: L'influence du colonialisme sur le regard de l'Occident.
«Du patrimoine en morceaux», par Sophie Baertschi et Yves Dubois, le 29 octobre 18 h 30 au Musée d'Yverdon: La difficile préservation des mosaïques romaines vaudoises.
«Gaza, vers l'effacement d'un patrimoine millénaire», avec Béatrice Blandin et Jean-Baptiste Humbert, le 5 novembre 18 h 30 à la Ferme du Manoir de Nyon.
«Patrimoine en action: solidarité et impact social de Palmyre à Mossoul», avec Ariane Thomas et Patrick Michel, le 12 novembre 18 h 30 à Rumine.
«Voleurs d'ici et d'ailleurs», avec Fabienne Baraga, Jordan Anastassov et Alexandre Dumont-Castells, le 5 décembre 2025, 17 h, à Rumine. Le rôle de la Suisse face au pillage du patrimoine.

Un instrument de puissance et d'éducation. La puissance existe à partir du moment où elle est reconnue. La France, mais elle n'est pas la seule, distribue ces œuvres venant des colonies et des guerres européennes partout en province.

Alors que faut-il faire de ces objets?

La façon dont on renouvelle les musées aujourd'hui en dit beaucoup sur notre rapport aux œuvres. La recherche de provenance touche aussi le public, par une mise en œuvre de ce travail de traçabilité.

Doit-on éprouver des remords?

La reconnaissance du pillage relève du politique. On sait que derrière les donations d'un général il y a le pillage d'un palais par fait de guerre ou le butin de soldats, échangés contre une permission. Les musées tiennent un discours plus subtil. Mettre en place des projets, engager des ingénieurs de recherche, travailler en tandem entre chercheurs européens et africains – ce que font le Quai-Branly ou le Louvre – permet au final d'enrichir la connaissance des œuvres. Savoir comment un objet est arrivé dans un musée n'a rien d'un appauvrissement, bien au contraire.

En partenariat avec le MCAH
et son exposition

DESTINATION
ARCHÉOLOGIE

Palais de Rumine, Lausanne
21.8.2026 – 21.02.2027

